— SAINT-ALBERT. Nous trouvons dans la *Semaine religieuse* de Laval, numéro du 28 octobre, la lettre suivante de Mgr GRANDIN :

... Je vous suis toujours bien reconnaissant de votre zèle pour me venir en aide : que le bon Dieu daigne vous récompenser des secours que vous nous procurez pour nous aider à travailler à sa gloire. Je me sens, je vous l'avoue, bien abattu, et je serais entièrement découragé si ma cause n'était celle de Dieu, si je n'étais sûr de l'assistance d'en haut. Notre pauvre pays change bien rapidement, et nous ne sommes point préparés pour tous ces changements. J'ai actuellement sept maisons, sept chapelles en construction, un hôpital, une église, et je ne possède ni les fonds nécessaires, ni les ressources voulues pour faire face à tant de besoins. Vous ne sauriez croire à toutes mes peines, à toutes mes inquiétudes, et cependant, si je veux, je ne dirai pas accroître, mais seulement entretenir le bien que nous avons pu faire jusqu'à ce jour dans nos pauvres missions, je ne puis reculer devant les dépenses énormes que vont m'occasionner ces immenses travaux ; et, à l'heure où je vous écris ces lignes, je me demande avec anxiété où il me sera possible de trouver les secours exigés par toutes ces constructions. Ne m'oubliez pas, je vous en supplie ; continuez-moi votre charité, et, si vous connaissez quelque porte où je puisse aller frapper et tendre la main, hâtez-vous, de grâce ! de me le faire savoir.

J'ai besoin d'obtenir du gouvernement bien des choses : des titres pour nos propriétés ; il me faut aussi faire reconnaître nos missions en futures paroisses Dans ce but, je vais probablement me rendre, d'ici à quelques mois, à Ottawa, où je devrai passer l'hiver. Vous ne sauriez croire combien ce voyage me coûte, je ne me sens plus de taille aujourd'hui à aller traiter d'affaires.

Vous avez appris sans doute la mort du digne et bien cher P. CHAPELLIÈRE. Pauvre Père ! il est mort victime de sa charité et de son zèle. Depuis quelque temps, il était parti en compagnie de plusieurs sauvages, pour aller annoncer la bonne

nouvelle au milieu d'une tribu assez éloignée ; mais voilà que, chemin faisant, les vivres commencent à manquer, et nos voyageurs se voient contraints d'improviser une espèce de radeau et de tenter la traversée d'un torrent considérablement grossi par les pluies, et cela dans l'espérance de découvrir quelques oiseaux. Mais, à peine sont-ils embarqués, que le courant les entraîne. et ils sont précipités dans le torrent. Le P. CHAPELLIÈRE était très bon nageur, et il allait se sauver, lorsque deux sauvages se cramponnèrent à lui et l'entraînèrent avec eux. J'ai bien pleuré et je pleure encore la perte de ce fils si cher. Sa mort m'a jeté dans un grand embarras. C'était, dans toute l'acception du mot, un vrai Missionnaire, un bon et saint religieux. Depuis un certain nombre d'années déjà, il travaillait avec courage et avec bonheur dans le champ du Seigneur; et, quoique assez jeune encore, on peut lui appliquer ces paroles de nos Livres saints : *Explevit tempora multa*. Quelques jours avant la réception de cette pénible nouvelle, j'apprenais qu'un de mes excellents Frères convers s'était noyé, lui aussi, sous les glaces du lac Caribou. Enfin, par le dernier courrier, je savais qu'un excellent ecclésiastique, me venant de Belgique, avait perdu la vie dans les eaux du lac Saint-Laurent. Voyez si le bon Dieu nous ménage les peines, si, comme vous, nous n'avons pas nos croix! En moins d'un an, trois sujets morts par accident, quatre en moins de dix-huit mois, et tous les quatre pleins de jeunesse, de santé et de bonne volonté surtout, des hommes comme il m'en faudrait tant! Si, en France, on sentait le besoin qu'il y a de Missionnaires dans tous ces pays sauvages, je ne doute pas que des vocations généreuses ne surgissent en grand nombre : deux mille saints prêtres de plus dans les Etats-Unis ne seraient pas le quart de ce qu'il faudrait. Faites donc méditer ce sujet à quelques prêtres de votre connaissance.

Je suis, quoi qu'il en soit, bien soumis à la sainte volonté de Dieu, mais je ne puis m'empêcher de sentir mon mal, de souffrir de la presque impossibilité où je suis de faire le bien et de faire face aux besoins si grands de mon diocèse.

Avant de finir, je dois vous faire part d'une heureuse

nouvelle qui vient nous consoler au milieu de toutes nos peines : j'attends pour le printemps prochain des religieuses connues sous le nom de *Fidèles compagnes de Jésus* et dont la maison mère est à Saint-Anne d'Auray. Mais comment, me direz-vous, avez-vous fait connaissance avec ces religieuses? Ce serait trop long de vous l'écrire, qu'il suffise de vous dire que je vois en cela une preuve bien visible de l'action de Dieu. Dernièrement j'ai écrit à un vénérable ecclésiastique, pour l'engager à aller voir ces dignes religieuses, et tout particulièrement la révérende Mère, afin de donner quelques conseils, pour ce qui est du voyage, à ces nouveaux Missionnaires dont le concours nous rendra d'immenses services.

Le courrier arrive et repart de suite. Veuillez ne pas m'oublier auprès de mes bienfaiteurs ; chaque jour, nous prions et faisons prier pour eux ; notre gratitude leur est assurée ; croyez, vous aussi, à notre plus entière reconnaissance.

† VITAL, O. M. I.
Evêque de Saint-Albert.

Saint-Albert, 25 août 1882.

Le R. P. LEDUC, vicaire général de Saint-Albert, joint à la lettre de Monseigneur les lignes suivantes :

C'est définitivement au mois de juillet prochain que nous devons célébrer les noces d'argent de Sa Grandeur. Mgr l'archevêque de Saint-Boniface viendra lui-même jusqu'à Saint-Albert ; malgré son âge et ses infirmités, malgré les fatigues d'un aussi long et aussi pénible voyage, Mgr TACHÉ tient à venir assister à cette fête de famille et à donner au digne Evêque de Saint-Albert une nouvelle preuve de cette affection déjà ancienne et si profonde, qu'il lui a vouée. La fête, quoique simple et célébrée chez des sauvages, sera bien belle ; elle sera bien touchante; les sauvages y viendront de bien loin et y assisteront en grand nombre ; ils aiment tant leur Evêque.

Grande nouvelle ! Monseigneur va passer l'hiver à Montréal et à Ottawa, pour affaires de nos missions à traiter avec

le gouvernement. Il ne s'agit donc pour vous que de traverser l'Atlantique, et, en douze jours, vous êtes à Montréal; vous rencontrez là Monseigneur, vous faites, avec Sa Grandeur, le voyage de Montréal à Saint-Albert, et vous arrivez juste pour la fête que nous ne pouvons célébrer sans lui. Tout se réunit pour vous donner, à vous et aux amis, la plus belle occasion de venir nous voir.

Le P. GRANDIN va partir dans quelques semaines pour aller visiter les sauvages iroquois du fort Jasper, au pied même des montagnes Rocheuses, à sept jours de marche de sa Mission. Mon Dieu! quel chemin pour se rendre à cette Mission! Je l'ai fait deux fois : en 1870 et 1872. Je me souviendrai toute ma vie de ce voyage. J'ai manqué plusieurs fois mourir comme Absalon ; ma mule me passait entre les jambes, me laissant suspendu aux arbres à demi renversés qui barraient le chemin, si l'on peut donner ce nom à un sentier invisible, perdu dans la forêt, dans des bourbiers sans fond, dans des marais sans fin.



— CEYLAN. Extrait d'une lettre du R. P. MASSIET :

Trincomalie, le 23 août 1882.

Vous avez dû apprendre que j'ai quitté Jaffna et le collège Saint-Patrick pour venir ici prendre charge de la Mission, du couvent, de l'aumônerie militaire et navale et des écoles. Ce simple exposé vous fera voir qu'en changeant de maison et de genre d'occupation mon travail, loin de diminuer, n'a fait qu'augmenter. Je ne m'en plains pas cependant; car ici, comme à Jaffna et ailleurs, il y a du bien à faire et des âmes à sauver. Je dirai plus: ici, plus que partout ailleurs peut-être, le travail du Missionnaire est productif, et les fatigues du ministère sont amplement compensées par les consolations qui les suivent. La population catholique de Trincomalie est de deux mille âmes environ, y compris Kottyar, Manganay et Velvery. La présence des bateaux de guerre et les docks-